

TRAFALGAR OU LA MÈRE,

HISTOIRE VRAIE, TRADUITE DE L'ESPAGNOL.

C'était un dimanche (20 octobre 1805) ; dès le matin, de majestueuses sonneries, du haut de tous les clochers de Cadix, avaient appelé les fidèles à l'office divin.

Tout proche de ces murailles baignées des flots, à la fenêtre d'une blanche maison du beau quartier de San-Carlos, sur un balcon vert tout orné de fleurs, et qui donne sur la mer, une femme était debout, rêveuse ; elle restait là, immobile, portant ses regards tantôt sur la vaste étendue qu'elle avait devant elle, tantôt sur l'image d'une Vierge placée dans une niche au mur de sa maison. A cet instant, l'escadre, de 15 vaisseaux espagnols et de 18 vaisseaux français, sortait du port.

C'était là un majestueux, un saisissant spectacle. Les voiles enflées d'orgueil et d'espérance avançaient sur les eaux comme d'énormes bannières chevaleresques ; le noble pavillon aux armes et aux couleurs de la patrie se déployait à la brise, et les superbes vaisseaux qui le portaient en étaient fiers, comme d'un panache royal.

La mer étincelait aux vifs rayons du soleil ; un vent frais et léger caressait sa surface argentée, comme un enfant caresse sa mère : le ciel était si pur qu'en regardant sa sérénité on se prenait à oublier qu'il avait été, et qu'il pouvait être encore assombri par la tempête.

Pendant l'œil exprimait des marins espagnols la prévoyait. Cette prévoyance leur venait-elle de leur science marine, ou d'un vague instinct et d'un pressentiment ? Je ne sais, mais toujours est-il que les habiles généraux Gravina, Alava, Cisneros, avaient dit à l'amiral Villeneuve : Vous voulez sortir ! prenez garde, la journée ne sera pas bonne.

Mais l'amiral français ayant encouru la disgrâce de Bonaparte, et sachant que le pouvoir allait lui échapper, voulut en employer les derniers instans à vaincre ou à périr.

Ce projet désespéré, qui coûta tant de sang et de larmes, eût été vraiment grand et noble, s'il eût été individuel... On sait la fin de l'amiral français. Respect profond, respect religieux à son infortune.

Villeneuve persista dans sa résolution, en dépit des amiraux espagnols, qui avaient la connaissance et l'expérience de leur climat. Voyant que leurs observations ne pouvaient détourner l'amiral français de son projet, Cisneros, Gravina et Alava lui dirent : Vous le voulez ! déployons nos voiles, et gagnons le large.

La mer était sillonnée par de mouvantes forteresses armées, et les flots, comme s'ils avaient reconnu dans ces majestueux vaisseaux leurs dominateurs et leurs maîtres, semblaient s'aplanir pour rendre leur marche plus facile. De tems en tems, un coup de canon interrompait le silence de cette imposante scène, de ce moment solennel qui préparait à l'histoire de bien sanglantes pages. Ces bouches d'airain, dans leur bruit qui allait diminuant à mesure que les vaisseaux s'éloignaient, disaient adieu ! adieu ! à la patrie, à la terre d'où l'on s'éloignait et à laquelle les partans confiaient les tombes de leurs pères et les berceaux de leurs enfans ; adieu ! à la patrie que tant de marins et de soldats que la flotte emportait ne devaient plus revoir ! Et à cette femme debout, silencieuse, immobile sur son balcon, cette grande voix du départ disait : ADIEU, MA MÈRE !

Mme. d'A....., veuve d'un des officiers de marine les plus distingués de l'Espagne, avait trois fils : tous les trois avaient voulu suivre la glorieuse carrière de leur père, et tous les trois étaient à bord des vaisseaux qui venaient de partir.... Aussi, comme les regards de la pauvre mère étaient attachés, étaient rivés sur ces grands bâtimens que la distance commençait à amoindrir aux yeux.

Déjà les nombreuses voiles de la flotte ne s'apercevaient plus que faiblement, et la pauvre mère regardait encore, et en voulait aux larmes qui venaient obscurcir sa vue. Pendant qu'elle regardait ainsi, elle priait, elle priait avec ferveur.

Le cœur tout entier attaché aux vaisseaux qui emportait ses fils, Mme. d'A..... ne voyait ni n'entendait la vieille bonne de ses enfans qui depuis longtems était accourue près d'elle....

« Chère maîtresse, disait Marie, est-ce donc la première fois que vous les voyez partir ? Et toutes les fois que vous les avez-vus s'éloigner de vous, Dieu et Notre-Dame-du-Carmel ne vous les ont-ils pas bientôt rendus ? Souvenez-vous de leur glorieux père ; la main du Seigneur ne l'a-t-elle pas toujours défendu dans les batailles ? et de ses absences ne rapportait-il pas toujours de l'honneur et de la renommée de plus ? Noble name, séchez vos larmes ; repoussez de votre ame un découragement qui vous conduirait à la tombe avant d'avoir revu vos trois fils.

Parlant ainsi, Marie se faisait violence, car elle aussi ressentait de vives inquiétudes, mais elle les cachait, elles les refoulait dans son cœur, elle ravalait ses larmes pour que sa tristesse n'ajoutât pas à celle de sa maîtresse.

A peine l'escadre était-elle avancée dans cette mer, qui l'avait attirée par son calme, comme une syrène attire par ses chants harmonieux, que les pressentimens des marins espagnols commençaient à se réaliser ; tout à coup, un vent violent s'éleva du sud-ouest, de grosses gouttes de pluie vinrent annoncer la tempête. Les vagues soudainement changèrent de teinte ; au lieu d'être bleues, comme tout à l'heure, elles devinrent grisâtres comme du plomb, et, accélérant leur mouvement, se mirent à blanchir, à moutonner à leurs crêtes : l'amiral Villeneuve ne pouvait plus espérer de beau tems, et cependant, au lieu de songer à rentrer au port, il commanda de raccourcir les

voiles et d'aller au devant du danger comme un aveugle poursuit sa route vers un précipice.

Lorsque la tempête se mit à rugir, lorsque sous les fenêtres mêmes de Mme. d'A..... les flots soulevés battaient avec furie les rochers sur lesquels était bâtie sa maison, la malheureuse mère tomba anéantie sur une chaise, les yeux secs, égarés, les membres tremblans, les lèvres décolorées, sans force et sans voix.

Marie la décida à se coucher et la mit au lit presque comme un enfant. L'infortunée, accablée de ses inquiétudes, privée de toutes forces, se laissa faire ; alors sa vieille et dévouée servante ferma les fenêtres, les persiennes, les contrevents, tira les rideaux, parla haut sans relâche, tâchant, par le bruit qu'elle faisait dans la chambre, de cacher le terrible bruit du dehors, celui de la tempête qui augmentait toujours.

Mme. d'A..... brisée, anéantie, resta plusieurs heures étendue comme une morte sur son lit ; dans tout son cœur, plus aucun mouvement, dans ses yeux ternes aucune vie ; ses lèvres seules remuaient pour répéter la prière de son cœur.

Marie, pendant l'immobilité et le silence de sa maîtresse, s'était agenouillée dans la chambre devant une statue de la *Vierge-des-Douleurs*, et là priait, presque avec un cœur de mère ; c'était elle qui avait élevé les trois fils de Mme. d'A..... ; le dernier surtout, le petit Manuel, était l'enfant de sa prédilection. Elève de marine, il en avait, il y a peu de semaines, revêtu pour la première fois l'uniforme, et le voilà maintenant avec ses frères, avec les vieux marins, exposé aux doubles dangers de la tempête et de la guerre.

Jusqu'à la nuit le silence de la nuit n'avait été troublé que par le mugissement des vagues qui semblaient demander une proie, et par le sifflement du vent qui ne s'affaiblissait par instant que pour recommencer avec plus de furie.... Tout à coup, madame d'A..... pousse un cri perçant, se précipite hors de son lit, et vient tomber mourante dans les bras de Marie, qui était restée à prier devant la Vierge.... Elle a entendu un coup de canon ! Son oreille de mère l'a distingué parmi tout le fracas de l'orage... ; le bruit meurtrier se répète... il se multiplie... ; maintenant ce ne sont plus des coups, isolés, ce sont de larges, de terribles bordées qui retentissent !... Oh ! il n'y a plus de moyen de douter, c'est la mort que les hommes s'envoient au milieu de la tempête ; c'est le terrible cri de leur fureur, plus fort que la voix de l'ouragan et que le mugissement de la mer. C'est le défi d'une folle audace à tous les périls réunis... Hélas ! c'est-à-dire un gémissement de détresse, le dernier soupir d'un mourant, un appel désespéré à la patrie, pour laquelle ils meurent.... Infortunés ! ne comptez pas sur le secours des hommes... n'en demandez qu'à Dieu.

Cette effroyable lutte dura six heures ; elle commença à la hauteur du cap de Trafalgar, à 12 lieues de Cadix ; et la bataille entière, toute acharnée, toute furieuse, entraînée par les courans, vint finir à huit lieues du port, d'où les flottes française et espagnole étaient sorties si belles et si puissantes !

Au commencement du combat, le contre-amiral Dumouriez s'éloigna, emmenant avec lui quatre vaisseaux, et passa près du bâtiment *le Neptune*, sans lui tendre une main secourable. Dumouriez marchait vers une fin moins glorieuse ; il fut fait prisonnier sur les côtes de France par sir Richard Strachan. *Le Neptune* était commandé par don Cayetano Valdès qui le défendit avec une valeur et une intrépidité dignes de cette admirable marine espagnole, qui déjà marchait vers sa décadence... Cette journée malheureuse accéléra sa ruine. Les Anglais, si avares de louanges envers tout ce qui n'est pas eux-mêmes, louèrent cette fois la bravoure espagnole.

Il ne resta de cette brillante escadre que onze vaisseaux espagnols et français ; deux furent conduits à Gibraltar par les Anglais, le reste périt, et ces superbes colosses de guerre eurent pour vaste et commune tombe l'abîme de l'Océan. Quelques-uns dématés, les flancs enfoncés, mutilés, à l'aide de quelques hommes restés à leur bord, se traînèrent péniblement jusque sur la côte de la patrie. Et là, les vagues toujours furieuses, les mirent en pièces en les poussant contre les rochers ; ils périrent comme le chien fidèle qui, ayant donné sa vie pour son maître, se tréne à ses pieds, les baise et expire !

Quelques jours après ce grand désastre du 21 octobre, la plage de Rota et de Santi-Petri, et celle de la baie de Cadix furent couvertes de morts ; le tems était beau, et cette mer, qui poussait au rivage tant de cadavres, était étincelante et bleue. Il y avait de la cruauté dans ce contraste. La mer jetait comme en souriant ses victimes à leurs frères, en leur disant : *Je n'en veux plus.*

On fut longtems à Cadix sans pouvoir manger de poisson, parce que depuis le combat il ne se nourrissait que de cadavres.

La malheureuse Espagne sacrifiée à la volonté, au désespoir d'un vaillant étranger, pleurait la journée désastreuse de Trafalgar, et l'Angleterre, toute victorieuse qu'elle était, pleurait aussi, car elle avait perdu le grand Nelson.

Tant qu'avait duré le combat, l'infortunée Mme. d'A....., dans une triple agonie, avait tressailli à chaque coup de canon. Ces bruits de bataille pendant toute la journée n'avaient laissé de consterner les pâles habitans de Cadix, qui, pour la plupart, avaient des fils ou des frères à bord de la flotte ; êtres chéris qu'ils ne pouvaient secourir, et pour lesquels ils n'avaient que des vœux stériles.

Vers le soir, le canon avait cessé, mais le silence accompagné du mugissement du vent, semblait un silence de mort... Quelle nuit pour la mère des trois jeunes marins ! nuit sans fin comme l'éternité, et pleine de tourmens comme l'enfer.